

INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE

Freud fait-il œuvre de philosophe ?

Freud n'a jamais cherché à faire de la philosophie. Bien plus, il ne s'est pas privé de critiquer les philosophes pour leur abstraction (ils partent de la théorie et non, comme Freud, de la pratique) et l'ambition totalisante de leurs « conceptions du monde » : ils bâtissent en effet des systèmes qui tentent d'englober la totalité de ce qui existe. Or, « la psychanalyse n'est pas un système à la manière de ceux de la philosophie, qui part de quelques concepts de base rigoureusement définis, avec lesquels [ce système] tente de saisir l'univers puis, une fois achevé, n'a plus de place pour de nouvelles découvertes et de meilleurs éléments de compréhension. Elle s'attache bien plutôt aux faits de son domaine d'activité, tente de résoudre les problèmes immédiats de l'observation, s'avance en tâtonnant sur le chemin de l'expérience, est toujours inachevée, toujours prête à aménager ou modifier ses doctrines¹ ». Le psychanalyste n'adhère à aucune théorie *a priori* ; il examine des faits et en tire des conclusions provisoires : il fait de la « science empirique² ». C'est d'ailleurs cette démarche qui lui permet, lorsqu'il est confronté à certains phénomènes pathologiques incompréhensibles, d'inférer l'existence d'un inconscient – seule manière de leur conférer une intelligibilité – là où les philosophes, prisonniers du préjugé « conscientaliste » qui identifie la conscience et le psychisme, se privent de toute possibilité de penser ce dernier dans son intégralité.

Avec toutes ces réserves pourtant, la psychanalyse n'en a pas moins un intérêt philosophique certain : elle pose à nouveaux frais la question de la conscience, celle de l'inconscient, du désir, du corps, de la mémoire, de la morale, de la culture, de la liberté... Après tout, contester la philosophie, n'est-ce pas encore philosopher ?

1. « “Psychanalyse” et “Théorie de la libido” », art. cité, p. 72.

2. *Idem.*

La psychanalyse est-elle une science ?

Pour Freud, la psychanalyse se rattache incontestablement aux sciences de la nature, tout comme la physique, la chimie et la biologie. De formation scientifique, Freud a embrassé le programme positiviste et déterministe de ses maîtres ; la science qu'il invente obéira à la même rationalité et cherchera à expliquer les phénomènes en les rattachant à des causes et en dégagant des lois à partir de leur observation. Il ne s'agit donc pas tant pour lui de « comprendre » un symptôme – comme si celui-ci était tout à fait singulier, porteur d'un sens également singulier qu'on ne pourrait saisir que de manière intuitive et subjective – que de l'« expliquer », en montrant qu'il est déterminé par des causes inconscientes et obéit à des lois universelles et constantes, celles des processus psychiques, que la science découvre. Pour Freud, la psychanalyse fait partie des sciences exactes et non des sciences humaines.

Aujourd'hui pourtant, on classe plus volontiers la psychanalyse parmi ces dernières. Certes, elle s'appuie sur des concepts fondamentaux, démontre l'existence de processus psychiques universels et met en évidence l'impact déterminant de certains facteurs sur la vie psychique ; mais elle se démarque des sciences exactes qui cherchent à mettre au jour, dans l'étude des phénomènes psychiques, une stricte causalité physiologique ou neurologique – comme les neurosciences, qui envisagent aujourd'hui les troubles psychiques du point de vue des dysfonctionnements cérébraux qui les accompagnent et, selon certains, les causent. La psychanalyse apparaît, elle, comme un art de l'interprétation qui s'attache au sens subjectif des symptômes et distingue rigoureusement le corps biologique – examiné par le scientifique ou le médecin – du corps désirant – investi par des fantasmes, des représentations et des désirs inconscients – tel qu'il est vécu par le sujet.

Tout ce qui est psychique est-il conscient ?

Selon Freud, la tradition philosophique identifie la conscience et le psychisme, et renvoie l'inconscient à un principe mystique ou bien l'exclut purement et simplement du domaine psychique (en en faisant par exemple quelque chose de purement corporel). Ce préjugé est au fond également celui du sens commun : l'homme est persuadé de savoir ce qui se passe en lui et d'être du même coup maître de lui. Certes, il lui arrive d'être tiraillé entre des exigences contraires, de connaître des dilemmes apparemment insolubles et d'avoir le plus grand mal à domestiquer, par la volonté et la raison, les désirs et les passions qui l'envahissent. Il s'imagine parfois penser ou ressentir certaines choses sans être tout à fait honnête avec lui-même – mais un effort de réflexion pourrait lui rendre sa lucidité.

Ce que l'examen des troubles nerveux révèle à Freud, c'est l'existence de pensées échappant radicalement au contrôle volontaire et à la conscience. Ce n'est pas que le sujet peine à les maîtriser ou se les cache à lui-même en faisant preuve de mauvaise foi : c'est qu'elles ont été chassées, malgré lui et sans qu'il le sache, vers un domaine psychique ignoré de lui et régi par d'autres lois que celles de la vie consciente. Il y a en nous une part inconnue, hétérogène à celle que nous connaissons, et soustraite à notre emprise. Dans certaines situations (troubles névrotiques, rêves, actes manqués), elle surgit de manière imprévue et incompréhensible : pourquoi avons-nous dit autre chose que ce que nous voulions dire ? Pourquoi, dans notre rêve, apparaissent des idées que nous ne reconnaissons pas avoir ? Loin d'être transparents à nous-mêmes, nous n'avons accès qu'à une infime partie de ce qui se passe dans notre esprit et la conscience que nous avons de nous recouvre une fondamentale méconnaissance.

Cette zone d'ombre en nous n'est pas seulement étrange et déroutante : elle est contrariante, voire intolérable, tant elle entre en conflit avec ce que nous croyons ou voulons être. C'est que l'inconscient freudien est constitué par les désirs sexuels refoulés de l'enfance dont nous ne voulons absolument pas entendre parler.

La psychanalyse remet ainsi profondément en question l'idée d'une unité de la personne : là où le moi nourrit l'illusion d'avoir une fonction synthétique et de régner sur un territoire cohérent, elle décèle une multiplicité de tendances diverses qui vont dans des directions différentes et peuvent entrer violemment en conflit. C'est du même coup l'identité qui vacille : l'altérité vient se loger au cœur même du sujet sous les traits de l'inconscient et de l'infantile qui sont en lui comme des corps étrangers.

La psychanalyse nous prive-t-elle de notre liberté ?

On lui a souvent adressé ce reproche. Notre vie d'adulte serait pour elle intégralement déterminée par notre passé, en particulier par notre enfance.

Notre vie sentimentale paraît en effet modelée par les relations affectives que nous avons nouées avec nos premiers objets d'amour ; nos choix les plus divers portent apparemment l'empreinte de ce qu'ont été nos angoisses, nos amours, nos expériences enfantines. Nous ne pourrions donc rien inventer de fondamentalement nouveau et n'aurions aucune liberté de choix véritable.

De fait, nous voyons les névrosés reproduire, avec la même intensité douloureuse, des actes ou des pensées pénibles dont ils ne parviennent pas à se libérer (en s'attachant par exemple de façon répétitive à un partenaire violent ou maltraitant). Ce n'est pas sans raison qu'ils répètent ainsi certaines conduites de manière lassante et qu'ils paraissent aliénés à quelque chose en eux qu'ils ne comprennent pas (il semble donc vain d'en appeler, en vue d'une guérison durable, à un effort conscient et volontaire de leur part¹ – comme s'il suffisait de conseiller à un alcoolique de cesser de boire pour qu'il s'exécute). La psychanalyse nous apprend en effet que certaines expériences s'inscrivent dans notre psychisme de manière indélébile et exercent sur nous de puissants effets – parfois destructeurs.

1. Comme le font certaines thérapies comportementales (qui visent à rééduquer un comportement inadapté) ou les méthodes de *coaching* à la mode.

C'est vrai du névrosé mais également de l'homme en bonne santé : nul n'a le pouvoir de faire abstraction de son passé et de son inconscient. Si nous nourrissons l'illusion d'être parfaitement libres, en toutes circonstances, de choisir entre différentes possibilités sans être déterminés par quoi que ce soit, et de pouvoir faire table rase de notre histoire, c'est que nous méconnaissons les processus inconscients qui déterminent nos pensées.

La psychanalyse offre cependant bien une perspective de libération : en permettant la prise de conscience de fixations au passé¹, de désirs refoulés et de l'effet parfois dévastateur de leur retour dans la vie consciente à travers des symptômes névrotiques, la cure ouvre la voie à une acceptation de l'histoire personnelle et de ses vicissitudes, et donne au sujet la possibilité de choisir l'issue à donner à ses désirs conflictuels – en connaissance de cause. La psychanalyse nous apprend donc tout à la fois que nous ne pouvons jamais choisir de manière purement immotivée *et* que l'incapacité à choisir et à inventer des solutions inédites est pathologique.

La psychanalyse met-elle en danger la culture ?

La psychanalyse, en cherchant à faire remonter les désirs refoulés à la surface de la conscience, ne défait-elle pas tout ce que le travail culturel et l'éducation s'attachent péniblement à obtenir – la répression des penchants violents, égoïstes, immoraux ou impudiques de l'homme ?

Certes, Freud se fait de la nature humaine une conception des plus pessimistes. Il y a en l'homme un fond de violence et de cruauté. Il suffit, pour s'en convaincre, de contempler les enfants, fréquemment agressifs, égoïstes et peu soucieux de justice. Mais ce constat affermit en Freud le sentiment de l'importance capitale de l'éducation grâce à laquelle, au cours de la période de latence², seront érigées

1. On parle en psychanalyse de fixation à (et non *sur*) une période du passé.

2. Voir la quatrième conférence et le lexique.

des digues¹ capables, à la puberté, de contenir le flot pulsionnel qui menace toujours la culture. C'est l'éducation qui permet à la sexualité de se socialiser, de se détourner de la sphère familiale et de se déplacer vers des objets nouveaux² ; c'est elle encore qui permet à l'individu de devenir plus doux et plus sensible au sort d'autrui ; c'est elle enfin qui favorise la sublimation des pulsions sexuelles par laquelle l'énergie de ces dernières est mise à la disposition du sujet pour des réalisations artistiques, professionnelles, sociales, politiques...

La psychanalyse vient précisément soutenir la tâche éducatrice lorsque celle-ci a échoué à prévenir la névrose – c'est-à-dire le retour, dans la vie consciente, de ces tendances immorales, violentes et asociales de l'enfance qui doivent, pour que la civilisation advienne, rester inconscientes. Là où des tendances rebelles à toute culture dominant, la cure vient rétablir des digues, en créer de nouvelles, aider le sujet à déplacer ses désirs sur des objets ou des activités socialement acceptables mais aussi et surtout subjectivement investies – le but n'étant jamais essentiellement de réadapter un comportement déviant à la société et à ses normes, mais de faire en sorte qu'un individu puisse accéder à un monde proprement humain où l'altérité, l'échange et la créativité aient leur place.

-
1. Il s'agit du refoulement, des formations réactionnelles et des sublimations (voir quatrième et cinquième conférences).
 2. Voir la quatrième conférence.

PLAN GÉNÉRAL DE *SUR LA PSYCHANALYSE,* *CINQ CONFÉRENCES*

Les conférences prononcées par Freud à Worcester proposent « un aperçu de la genèse et du développement de cette nouvelle méthode d'investigation et de guérison » que l'on appelle la psychanalyse. On y trouve un exposé des concepts et des procédés techniques essentiels à cette « science » encore toute jeune, lesquels sont resitués dans le mouvement de leur instauration.

1. Première conférence : Freud remonte à l'origine de la psychanalyse : la « méthode cathartique » de Breuer. Cette méthode originale utilise les vertus thérapeutiques de la parole et permet de comprendre de façon nouvelle les symptômes hystériques. Ceux-ci ne sont pas insensés ni arbitraires : ils sont des séquelles d'expériences émotionnelles intenses vécues dans le passé sans que le sujet ait pu réagir normalement à l'événement ; les hystériques ne se souviennent de ces expériences que sous hypnose, ce qui prouve qu'il existe des contenus psychiques échappant à la conscience
→ *Textes 1 à 3.*
2. Deuxième conférence : on aborde ici la psychanalyse à proprement parler. Les innovations techniques de Freud lui permettent de comprendre que si certaines expériences ont été traumatiques, c'est qu'elles ont provoqué un important conflit intérieur qui a lui-même entraîné le refoulement dans l'inconscient de représentations insupportables. Freud peut ainsi exposer sa conception dynamique du psychisme comme lieu de luttes entre des forces antagonistes, et proposer une nouvelle définition du symptôme comme substitut d'une idée refoulée → *Textes 4 et 5.*

3. Troisième conférence : Freud s'intéresse à ces formations psychiques que sont les mots d'esprit, les rêves et les actes manqués, pour montrer que, comme le symptôme, elles sont déterminées par des complexes inconscients : elles sont en effet des substituts méconnaissables d'idées refoulées. On quitte ici le domaine de la pathologie pour celui de la normalité, ce qui permet de mettre en évidence la portée universelle des découvertes de la psychanalyse, qui n'est donc pas seulement une science du psychisme malade → *Textes 6 et 7.*
4. Quatrième conférence : Freud présente l'une de ses thèses majeures, la plus décriée : il existe une sexualité infantile, et c'est en elle qu'il faut chercher la cause des névroses. La sexualité ne naît donc pas à la puberté sous sa forme définitive : elle est le produit d'une longue et périlleuse évolution au cours de laquelle de multiples incidents peuvent fournir autant de dispositions à la névrose. Ce que sera la vie érotique et sentimentale d'un individu dépend en particulier de la façon dont celui-ci aura traversé le complexe d'Œdipe et de la façon dont il aura su vaincre les tendances infantiles sous l'influence de l'éducation → *Textes 8 et 9.*
5. Cinquième conférence : lorsque les pulsions sexuelles ne peuvent être satisfaites, l'homme risque de tomber malade : il trouvera dans les symptômes névrotiques un moyen substitutif de satisfaction. Le névrosé se détourne alors de la réalité et sa créativité est appauvrie. La psychanalyse tente de transformer les symptômes, qui sont déterminés par des expériences sexuelles infantiles, en utilisant le processus du transfert par lequel sont réactualisées, précisément, les composantes refoulées de la vie affective. La cure ne consiste pas à libérer ces dangereux désirs inconscients sans égards pour les acquis culturels ; en leur offrant la possibilité d'une élaboration, elle leur ouvre au contraire des destins plus satisfaisants que le refoulement névrotique → *Textes 10 et 11.*